

LE MESSENGER DE BRUXELLES

JOURNAL QUOTIDIEN, ECONOMIQUE & FINANCIER

Abonnements : Pendant la durée de la guerre 3 francs par mois (Bruxelles et faubourgs)

Avis. — Adresser toute correspondance à la Direction du MESSENGER DE BRUXELLES

Dépositaire pour CHARLEROI et environs : M. MOUTEAU, 37, rue Chavane, CHARLEROI.

Rédaction et Administration : 1, Quai du Chantier, 1, Bruxelles. — Téléph. A 1610

LA GUERRE

La situation d'aujourd'hui

Il est oiseux de répéter toujours le même refrain, la situation est toujours la même sur le terrain ouest de la guerre, qu'il y a huit jours; les troupes sont emmitouffées dans leurs tranchées et n'en bougent guère que pour s'assurer de temps en temps que l'ennemi ne prépare rien.

Des avions bourdonnent de temps à autre pour inspecter les lignes; c'est tout; le mouvement fiévreux de la semaine passée s'est arrêté, les journées sont relativement paisibles et c'est tout juste si les nuits sont coupées par de rares détonations. Vers La Bassée,

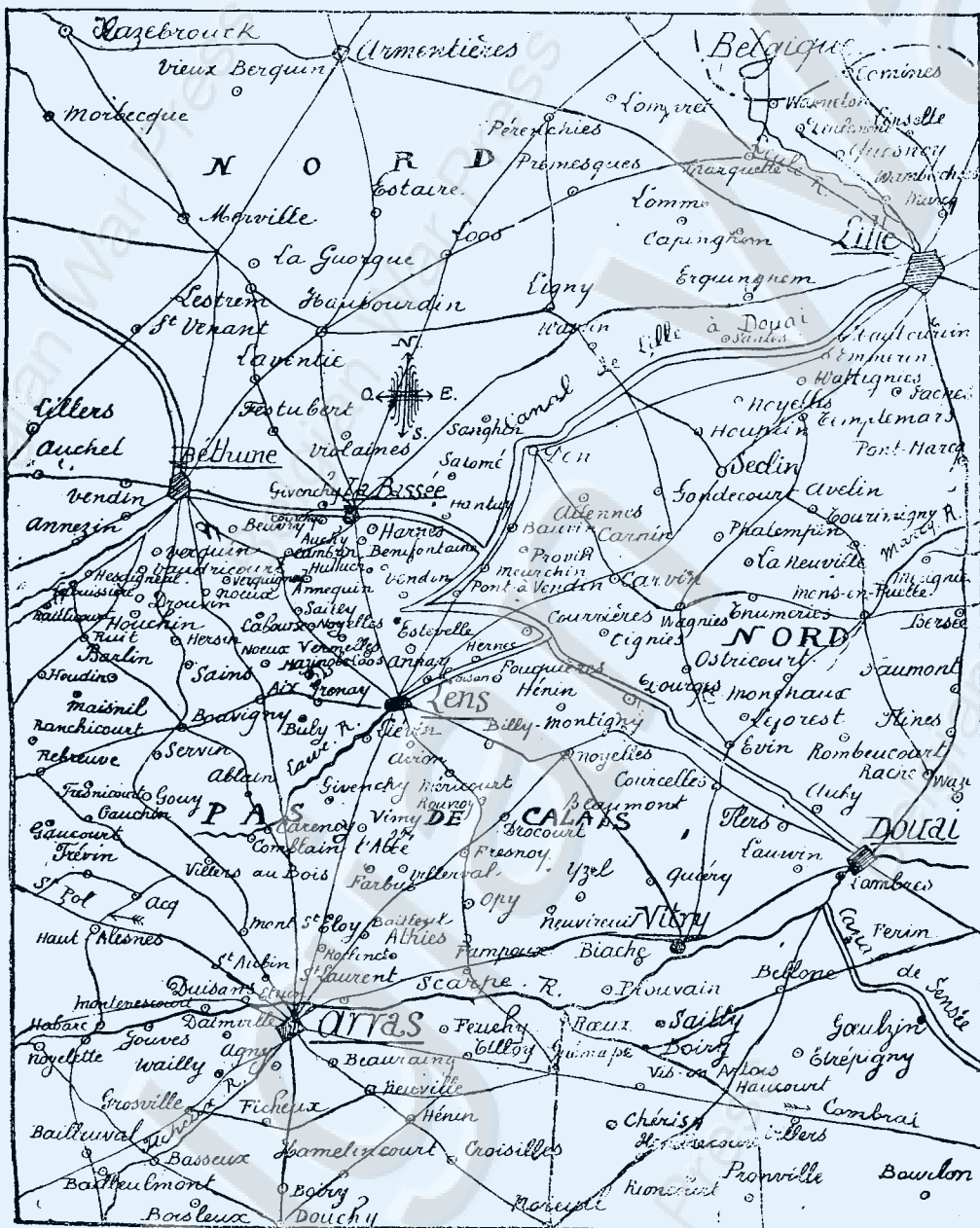
c'est le même calme que dans le Nord, mais là on concentre des troupes; on se prépare aux chocs prochains.

Sur l'Aisne on se canonne un peu au nord de Reims; il y a eu dans les forêts de l'Argonne les meurtrières et quotidiennes escarmouches; en Lorraine tout est calme.

Le théâtre oriental de la guerre offre un mélange de nouvelles compliquées et contradictoires où il est encore — depuis la victoire allemande de Kutno — impossible de rien discerner de précis.

Carte n° 2

LE SECTEUR LA BASSEE-ARRAS



La carte ci-dessus est des plus intéressante en ce sens qu'elle donne une idée très précise du secteur La Bassée-Arras qui doit jouer un rôle capital dans la prochaine bataille.

Sur cette carte la ligne de combat est nettement déterminée par une verticale.

Tirez une ligne droite d'Armentières à Douai et vous aurez exactement la médiane des armées.

Nous avons donné en très détaillé les localités de ce secteur pour qu'il soit aisé de suivre les opérations autour du moindre village.

DERNIÈRES NOUVELLES

Communiqué officiel allemand.

Berlin, 21 novembre. — Le prince Auguste Guillaume de Prusse a trouvé la mort dans un accident d'automobile au cours d'une mission militaire.

Deux avions ennemis, que l'on suppose être français, ont survolé Friedrichshafen et ont essayé de détruire les hangars pour nos dirigeables. Ils

ont jeté six bombes dans la direction de ceux-ci. Ces bombes, mal dirigées, n'ont pas causé de dégâts. Un avion a été abattu à coups de canon.

Vienne, 21 novembre. — L'offensive austro-allemande progresse en Pologne russe sur tout le front.

Dans les combats au nord-est de Czenstochau, deux bataillons ennemis se sont rendus.

Constantinople, 22 novembre. — Le croiseur « Hamidié » bombardé et anéanti hier les dépôts russes de pétrole et la station de télégraphie sans fil de Tuzape, dans les environs de Novorossijk.

Les pertes des Anglais, dans la bataille à Schat-el-Arib, sont importantes. Des prisonniers anglais déclarent que le général commandant se trouve parmi les blessés. Une de nos pièces de marine débarquée d'un de nos croiseurs toucha une canonnière anglaise et provoqua une explosion à bord. Les détails manquent.

Communiqué officiel français.

Paris, 20 novembre, midi. — Du grand quartier général :

Le temps a été mauvais, au possible, pendant la journée d'hier. Un froid intense sévit, une neige épaisse couvre la Flandre occidentale et le Nord.

Quelques attaques partielles de l'ennemi ont été repoussées dans l'Argonne.

Communiqué officiel anglais.

Londres, 19 novembre. — Rien de nouveau à signaler sur notre front de combat. Nos troupes restent sur leurs positions. Le temps rend les opérations difficiles.

Communiqué officiel russe.

Nous avons repris notre marche en avant dans la région des lacs Masur, ainsi qu'en Galicie. Le mauvais temps rend cependant notre avance difficile. Nos soldats aguerries au rude climat de la patrie, supportent plus facilement que les troupes de nos adversaires, le temps particulièrement rigoureux dont nous sommes gratifiés. Dans la région des Carpathes, nos troupes ont à se frayer un chemin dans une contrée recouverte de plus d'un mètre de neige. On doit comprendre que, dans de telles conditions, l'avance de nos troupes doit être extrêmement lente, et que nos états-majors doivent être très circonspects quant au choix des directions à suivre.

L'ennemi s'est solidement retranché, il est pourvu de beaucoup d'artillerie. La couleur grise, adoptée pour les uniformes, nuit actuellement aux mouvements des armées ennemies, celle-ci étant très visible sur la neige.

EN MARGE

Pour cause de disponibilité...

Les monuments ont comme les sites une physionomie qui leur est propre mais que se modifie selon la qualité de l'éclairage et l'ambiance particulière dans laquelle ils se trouvent au moment où on les considère. Et ce n'est pas seulement l'aspect architectural de l'édifice qui s'en trouve ainsi modifié, c'est aussi, pourrait-on aussi dire, son aspect moral. Tel monument qui en certaines circonstances paraît grandiose devient grotesque en raison d'un ensemble de faits qui en rend l'utilisation inadéquate à sa destination réelle.

Au cours de toutes les guerres on a vu des églises transformées momentanément en casernes, voire en redoutes battues en brèche par les canons ennemis et certains fonds baptismaux seraient certainement de cuvettes pour le pansement des blessés. Des postes de police servant en temps ordinaire d'habitation, a de rébarbatifs gardiens de la paix deviennent aussi dans certaines conjonctures des salles d'armes où les fidèles de Mars et de Bellone fourbissent les instruments les plus propres à mettre à mal le plus grand nombre possible de leurs contemporains.

Je voudrais dans cet ordre d'idée pouvoir considérer la singulière grimace que doit faire à La Haye, la façade du célèbre Palais de la Paix. Malgré son impassibilité granitique, il doit être quelque peu gêné, ce pauvre palais de tout le bruit que font autour de lui un tas de gens qui semblaient ignorer complètement son existence, n'est-il pas un peu comme ces dignitaires qui ne peuvent s'accoutumer à passer inaperçus ?

Ne sent-il pas dans le regard que lui jette, en passant, chaque citoyen de la pacifique Hollande comme une pointe d'ironie qui semble lui dire : « Vraiment, tu devrais bien fermer tes portes ! »

Il paraît, d'ailleurs, qu'il se vend, en ce moment en Hollande, une carte postale illustrée d'une photographie du fameux palais, laquelle photographie est commentée par cette inscription :

« A vendre où à louer pour cause de faillite; peut servir de caserne ou de cinéma. Installations luxueuses, confort moderne, eau, électricité ».

On pourrait ajouter sans crainte de se tromper : ambulances à tous les étages, car au train dont vont les choses, la brave petite Hollande sera bientôt transformée en un vaste hôpital où l'on ne rencontrera plus que deux catégories d'humains : des blessés et des infirmières.

Le Palais de la Paix ne semble-t-il pas être tout désigné pour donner asile au comité directeur de cette entreprise géante.

Si, comme l'Académie française, la ligue pacifique, possède un secrétaire perpétuel, forcé, en raison de ses fonctions, d'habiter ses locaux, les réflexions de cet estimable pacifiste doivent manquer de gaieté. Dans les vastes salles, à présent désertées et dans les couloirs qui commencent à sentir la moisissure, ne rêve-t-il pas de devenir le régisseur général d'un théâtre nouveau qu'en raison des circonstances on appellerait naturellement : le Théâtre de la Guerre.

V. G.

LES QUOTIDIENNES.

CHARITÉ

Au moment où l'hiver aiguise les souffrances des malheureux, il faut signaler une fort intéressante initiative prise par un comité, comprenant notamment Mme de Trooz, Mme Vve Guillery, MM. Masquelin, Raymond Vaxelaire, le député Théodor, Carle Bricbaut, vicomte de Jonghe d'Ardoye, député, Brassinne, conseiller communal.

Ce comité a été constitué dès le début des hostilités pour soulager sans retard les misères chaque jour plus grandes qui accablent les habitants, tant français que belges de toutes les régions éprouvées.

Voici, résumées en quelques lignes, les considérations qui ont amené les dirigeants du « Comité de Secours » à mettre sur pied leur organisation : « Le sentiment unanime de solidarité qui a fait vibrer tous les cœurs belges en face des horreurs de la guerre, a trouvé sa première expression dans l'envoi d'une mission belge aux Etats-Unis.

Cette mission, on le sait, exposa au peuple américain toutes les horreurs dont la Belgique est le théâtre. Nul doute que la démocratie américaine ne compatisse à nos maux et ne cherche à mesurer bientôt l'importance de son aide matérielle aux besoins immenses qu'on créés parmi nous tant de ruines si rapidement accumulées !

Mais si grands et si efficaces que puissent être, par la suite, les concours que nous amèneront les courageux initiateurs de la Mission Belge aux Etats-Unis, nous devons convenir que des besoins naissent actuellement qui ne sauraient souffrir, pour leur apaisement, ni délais ni ajournements.

Depuis le début des hostilités, c'est-à-dire depuis trois mois et demi, les paysans se sont enfuis de par les routes, au hasard des chemins.

Nous en vîmes déambuler par files interminables vers les grands centres, et quand on leur fit comprendre que mieux valait rejoindre leurs foyers délaissés, les moins infortunés, ceux qui retrouveraient debout les quatre murs de leur maison, y rentrèrent sans vivres et sans moyen d'action.

A ceux-là, comme à ceux qui errent encore, c'est tout de suite qu'il faut du pain et des vêtements.

En dehors des campagnes et des villages, des villes entières furent détruites. La guerre a accumulé, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, des ruines telles que c'est par milliers à la fois que des malheureux furent privés de toits et de vivres.

Non seulement des villes comme Aerschot, Dinant, Namur, Charleroi, Vervors, Malines, mais aussi d'autres villes et villages tellement nombreux que nous ne pouvons les citer tous ici, évoquent l'image de cités présentant le tableau désolant de familles entières décimées par la mort.

Hâtons-nous d'aller vers ces pauvres gens. Rappelons-nous que les laborieuses populations de nos provinces dévastées sont des populations habituées à vivre de leur travail, et qui sont malhabiles à mendier. Beaucoup ne viendront pas chercher de secours si nous ne prenons pas la généreuse initiative d'aller leur en porter nous-mêmes. C'est à la charité active de tous que nous faisons ici un vibrant appel.

Devant les malheurs qui les frappent, tous les Belges sont frères. Que ceux de nous qui possèdent encore, donnent à ceux que la guerre a si cruellement éprouvés.

Servir d'intermédiaire entre les nécessiteux pressant et les bienfaiteurs de bonne volonté mais ignorants des voies à suivre pour exercer leur charité, telle est l'œuvre du « Comité de Secours immédiats aux éprouvés de la guerre ».

(N. D. L. R. — Le siège du comité est 2, rue Joseph II (coin avenue des Arts), Bruxelles. M. S.

Nouvelles du jour

Nous publions en troisième page, la quatrième liste des personnes dont on nous demande des nouvelles.

La Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, de Paris, fait annoncer qu'elle serait désireuse de venir en aide au grand nombre de citoyens belges qu'elle compte parmi ses membres, soit en faisant parvenir aux réfugiés sociétaires le montant des droits d'auteurs qui leur reviennent, soit en leur versant de légères avances ou des secours qui pourraient les aider à supporter la cruelle situation dans laquelle ils se trouvent actuellement.

Nous avons annoncé dans notre numéro d'hier que les Turcs avaient tiré sur une chaloupe du croiseur cuirassé « Tennessee », battant pavillon des Etats-Unis, et que l'ambassadeur américain avait demandé à ce sujet des explications à la Sublime-Porte. Nous apprenons aujourd'hui que des représentations seront, non seulement faites à Constantinople, mais aussi à Berlin.

Une nouvelle ligne vers l'Amérique. — Suivant une dépêche de Copenhague, une nouvelle ligne transatlantique, « American Exporters Lines » vient d'être fondée avec des capitaux américains. Cette ligne, destinée à relier Copenhague à New-York, sera uniquement desservie par des vapeurs marchands. Les navires de l'« American Exporters Line » batteront pavillon américain.

Les écoles françaises et anglaises de Constantinople ont dû fermer leurs portes.

Le croiseur « Glasgow », l'un des navires de la division de l'amiral Graddock, qui a essuyé le feu de la division de l'amiral allemand von Spree, se trouve actuellement à Rio de Janeiro. La coque du navire est fortement endommagée ; elle porte quatre trous béants. Le « Glasgow », qui n'est qu'un croiseur auxiliaire, n'a dû, qu'à la rapidité de sa marche, d'échapper au feu des navires allemands. Le « Glasgow » s'est cependant bien comporté, son tir a été très précis et il a causé à l'ennemi des dégâts importants.

Dès le début du combat, l'un des canons en tourrelle du « Good Hope » fut démolé par un obus et la soute aux poudres fit explosion, mettant le navire hors combat.

Le croiseur « Canopus » ne put, à raison de sa faible vitesse, arriver à temps sur le champ de bataille.

Deux des Etats-Unis d'Amérique, le Nevada et le Montana, ont accordé le droit de vote aux femmes. Ces droits jouiront des mêmes droits civils que leurs époux ou leur fiancés.

Lors de la poursuite de la flotte russe par la flotte turque, le cuirassé « Goeben », qui bat actuellement le pavillon turc, ayant été touché par un obus et pris feu, aurait dû abandonner la poursuite. Le « Goeben » n'a dû, qu'à la rapidité de ses machines, d'échapper à un désastre certain.

Jarroth, l'automobiliste anglais très connu, a soumis au gouvernement français un projet d'automobile blindée à grande vitesse, pouvant transporter un canon et cinq artilleurs.

Le gouvernement hollandais a défendu l'exportation du pétrole. Voilà qui n'est pas pour améliorer la situation à Bruxelles, où les droguistes n'ont « provisoirement plus de pétrole », comme disent leurs écriteaux.

Un hôpital spécial a été affecté, à Paris, pour les soldats coloniaux blessés. Des interprètes ont été désignés pour se mettre à la disposition des médecins et des internes attachés à cet hôpital. Les soldats blessés trouveront ainsi à qui parler et pourront se distraire entre eux.

D'après une dépêche de Christiania, toute correspondance passant par les bureaux de poste anglais, est soumise à la censure.

Le gouvernement français a autorisé les Turcs, fixés en France, de rester dans le pays.

Les Turcs ont embouteillé le Sjat-el-Arab, en y faisant couler un vapeur et en plaçant des mines.

Les listes des pertes officielles anglaises du 14 et du 15 novembre, donnent les noms de 11 officiers tués, 32 blessés et 8 prisonniers.

C'est le 2 décembre que le gouvernement italien lira, à l'ouverture de la session des Chambres, sa déclaration officielle de neutralité.

La « Perseveranza » estime que l'issue du vote de la Chambre est claire dès à présent : ce sera un succès pour les « neutralistes », c'est-à-dire pour le gouvernement, qui disposera d'une majorité de 100 voix.

La circulation des vélos est interdite sur toute la frontière belge. Tous les permis de circuler qui avaient été accordés à ce jour ont été retirés. Les vélos saisis par l'autorité allemande seront confisqués.

Journal complet de la guerre

Opérations navales et militaires en 1914.

23 juillet. — Présentation de la note Austro-Hongroise à la Serbie, à laquelle on donne 48 heures pour répondre.

28 juillet. — La guerre est déclarée par l'Autriche-Hongrie.

30 juillet. — Mobilisation partielle de l'armée russe. Conseil de guerre à Berlin. Bombardement de Belgrade.

31 juillet. — Mobilisation générale en Russie. Etat de guerre déclaré en Allemagne. Assassinat de M. Jaurès.

1 août. — Guerre déclarée à la Russie par l'Allemagne à 7 h. 30 (heure russe).

2 août. — Ultimatum allemand à la Belgique à 7 heures (heure belge). Toutes les réserves navales anglaises sont appelées.

3 août. — L'Allemagne déclare la guerre à la France.

4 août. — Ultimatum envoyé par la Grande-Bretagne à l'Allemagne demandant l'assurance que la neutralité de la Belgique serait respectée. Les allemands attaquent Liège. Mobilisation de l'armée anglaise. Guerre déclarée par la Grande-Bretagne à l'Allemagne à 11 heures (heure anglaise).

5 août. — Le poseur de mines allemand Königin Luise est détruit. Lord Kitchener nommé secrétaire d'Etat de guerre.

Pour rappel, ce soir lundi, aux Folies-Bergère, pour les représentations du Volkshouburg, deuxième représentation de « Robert et Bertrand », dont le succès hier soir a été des plus vifs. La « Blokkendans » a été très goûtée du public.

Le prix des places du Volkshouburg est à portée des bourses les plus modestes.

Au cours d'un interview, le général von Hindenburg aurait déclaré que les Russes sont de bons soldats. « Ils ont de la discipline, aurait dit le général et la discipline est pour beaucoup dans le gain d'une bataille. Il faut cependant remarquer que la discipline russe diffère totalement de la discipline austro-allemande. Celle-ci n'est le résultat d'un état d'âme particulier, d'un patriotisme bien compris. La discipline russe n'est qu'une passive obéissance.

Les Russes ont commis des fautes nombreuses lors de la guerre russo-japonaise, l'expérience ne semble guère leur avoir profité. Les Russes sont mous dans leurs attaques, ils ne sont, du reste, pas prêts pour la guerre. Des armes et des munitions commencent déjà à leur manquer. Leur service des subsistances est lamentable. Les troupes et les officiers, eux-mêmes, ont faim. La Pologne russe est plongée dans une misère noire. A Lotz, c'est la famine.

Les administrations communales recommandent tout spécialement aux conducteurs de tenir avec leurs voitures l'extrême droite des voies publiques. Ceci, afin de faciliter le passage des automobiles militaires.

La flotte russe de la mer Noire comporte les cuirassés « Joan Slatost » et « Swiatel-Jewtasi » (de 13,000 tonnes chacun), du « Pantelimon » (précédemment le « Kujes-Potemkin »), de 12,800 tonnes, du « Restinlar », de 9,600 tonnes, du « Tri Swallitja », de 13,500 tonnes, du « Sinop », de 11,400 tonnes, des croiseurs « Kigol » et du « Pamjat-Merktoerja », chacun de 6,800 tonnes, et des croiseurs auxiliaires « Donetz » et « Tereiz », chacun de 1,350 tonnes.

La Bataille de l'Yser

Récit d'un officier

Un officier de cavalerie allemand raconte dans le *Berliner Lokal Anzeiger* quelques faits de guerre qui donnent une idée de la lutte terrible qui a eu lieu :

« Nous croyions voir l'ennemi battre en retraite. Etait-ce l'extrême aile gauche qui opérait celle-ci ? Dans ce cas, nous avions réussi à forcer une décision, qui devait se répercuter sur tout le front.

« Nous nous étions réjouis trop tôt ! Quelques heures plus tard nous sûmes que nous étions attaqués par des forces considérables supérieures. Il s'agissait pour le moment de défendre notre position au besoin jusqu'au dernier homme, afin d'éviter une catastrophe.

Les commandements furent lancés partout : d'abord bombarder les colonnes, puis attaquer. La compagnie fut menée vers l'orée de la forêt et dut avancer en tirailleurs par prairies, champs, fossés et broussailles. C'était un terrain qui nous protégeait suffisamment et en même temps extrêmement désavantageux pour l'ennemi. Nous réussissions à avancer. L'une compagnie suivait l'autre. Les réserves restaient réunies dans la forêt. Les pertes devinrent plus sensibles. A tout instant on voyait passer des groupes de blessés portés ou soutenus par des camarades, laissant une large traînée de sang. Le camp de la Croix Rouge derrière nos lignes se remplissait rapidement.

Tout-à-coup le feu semble plus intense et paraît se rapprocher. L'ennemi, supérieur en nombre, fait une sortie violente de Ramschapelle. Sa première ligne nous repoint presque. Nous restions à notre poste, ayant renvoyé nos chevaux. Le général attendait avec calme les derniers bataillons qui avaient reçu ordre d'avancer. Car nous ne pouvions sou-

tenir, sans renforts, une seconde attaque. Une nouvelle force d'infanterie est conduite au feu.

Suit une accalmie, mais nous désirons mieux. Nous voulons avancer, d'autant plus que nous savons que la division seigneur a déjà pris Caeskerke. L'ordre retentit de nouveau : « En avant ! » Nous espérons avancer, par la poussée des nouveaux bataillons. Mais la supériorité numérique est trop grande.

Nous sentons que les nôtres ne pourront se maintenir qu'au prix de sacrifices considérables. Je rapporte l'état du combat à l'état-major de la division qui est en arrière.

Je cours vers la hauteur la plus vite que je le puis. On parle là-bas de notre colonne de droite, notre autre brigade. Automobilistes, cyclistes, officier d'ordonnance partent à sa recherche. Elle doit attaquer à son tour du côté sud-ouest. Un vélo délaissé me reconduit vers la ligne de feu, presque parmi les ennemis. Car dévalant de la hauteur il n'y a plus moyen d'arrêter. Je me laisse tomber et rampe vers l'orée de la forêt.

Ici je rencontre le général. Je lui annonce que deux bataillons d'infanterie active sont mis à notre disposition. Anxieusement nous attendons leur arrivée. Je grimpe sur la hauteur, près de la route, en reconnaissance. Je sais d'avance qu'ils ne peuvent pas encore y être, et, malgré tout, j'espère.

Sur la route, en haut, c'est un spectacle terrible. Tous les chevaux de l'artillerie, morts, jonchent le sol. Une autre scène s'est passée ici.

Un de nos vaillants chefs d'escadron s'était avancé pour reconnaître le terrain. Un coup de feu dans le bras l'a couché par terre. Notre médecin était de suite à son poste ; mais, il fut terrassé à son tour. Un autre officier s'était avancé vers cet endroit dangereux pour sauver ses deux amis. Mais un coup mortel à la tête l'abattit également. Tout cela doit s'être passé il y a quelques minutes à peine.

A un coude de la route l'infanterie apparaît. Je vais à sa rencontre et raconte brièvement aux majors ce que le général désire d'eux. Les compagnies sont rapidement conduites au feu. On attend d'elles qu'elles prendront Ramschapelle. Elles entraîneront les autres troupes. Elles s'avancent vigoureusement. A chaque avance cependant le feu ennemi devient plus violent. Malgré les pertes considérables nos hommes atteignent nos premières positions, quelques centaines de mètres à peine du mur du cimetière de Ramschapelle.

Chaque tentative d'avance est accueillie par l'ennemi retranché et invisible par un feu d'infanterie et de mitrailleuses tellement violent, qu'à aller plus loin est un sacrifice inutile de milliers d'hommes, réservistes, qui ont lâché femme et enfants. Un dernier essai doit cependant être tenté. Envoyer la dernière réserve est l'ordre nouveau. Nous avions en effet encore trois compagnies de pionniers, notre suprême réserve. Ils font leur besogne d'infanterie, comme s'ils en avaient toujours fait ainsi. Un court moment, ils sont sous le feu. Maintenant les bayonnettes sont plantées sur les canons. Et en avant, marche ! Tout ce qui a encore des membres et un cœur qui bat, saute sur pieds.

Immédiatement il pleut des balles du côté du cimetière. Criant, tant que nous le pouvons et par des signaux, nous tenons la ligne en marche. Mais tout cela ne réussit pas. Nous comprenons que les pertes vont être terribles. Donc, plus en avant.

Notre dernière position retranchée est rejointe et nous y tiendront jusqu'à notre dernier homme.

Il est cinq heures de l'après-midi. Nous nous rendrons compte que sans le bombardement du cimetière par notre artillerie et sans renforts, rien n'est à faire. Le soir tombe : il sera notre plus allié.

L'officier narre ensuite comment le lendemain l'attaque réussit.

En Serbie

La maison serbe, presque toujours à un seul étage, tient de la maison turque et de l'habitation moderne. Celle où nous pénétrons, de construction récente, est en briques et couverte de tuiles. Comme les demeures turques, elle est précédée d'un petit portique. A l'intérieur, les murs sont recouverts de dessins au pochoir, procédé dans lequel les peintres du pays sont passés maîtres.

Après les présentations d'usage, la jeune fille de la maison s'avance vers nous portant un grand plateau. Ce plateau supporte un confitier en cristal, bien rempli de slatko, une coupe de cristal à deux compartiments : l'un contient des petites cuillères, et l'autre est vide ; enfin, la plus grande partie du plateau est occupée par des verres d'eau fraîche.

Pour paraître tout à fait au courant des usages, il faut saisir une petite cuiller, prendre dans le confitier une pleine cuillerée de slatko, qu'on avale sans hésitation ; on repose alors la cuiller dans le compartiment vide et l'on prend un verre d'eau que l'on garde en main, tout comme s'il s'agissait d'une tasse de thé.

L'usage veut que tout visiteur soit accueilli avec du slatko. En outre, vous êtes bien dans la maison, la jeune fille vous fera goûter différentes pâtisseries confectionnées par elle ; il n'est pas correct de refuser, il faut prendre tout ce qu'on vous offre sous peine de passer pour une personne mal élevée. Le plus curieux, c'est que, si l'on vous accueille avec du slatko, inversement, quand on juge que votre visite a suffisamment duré, vous voyez apparaître la jeune fille de la maison avec un nouveau plateau, cette fois garni de tasses de café, accompagnées de l'inévitable verre d'eau. Cette tasse de café est significative : dès que vous l'avez savourée, il est de bon ton de prendre congé sans tarder, après force salutations.

Si l'on vous invite à dîner, apprenez qu'il est d'usage, en se mettant à table, de souhaiter bon appétit par ce seul mot : « priatno », qui signifie, agréable. Le premier plat servi sera la « tchorba », potage ; ensuite du bœuf bouilli, toujours accompagné d'une saucière contenant une sauce anodine, et d'une autre saucière renfermant, celle-là, du « kicelo-mleko » (lait aigre) que l'on vend à Paris sous le titre de lait caillé bulgare. Le plat de résistance sera les « sarmas » ; c'est tout simplement de l'agneau haché, lié avec un œuf, le tout enveloppé d'une feuille de vigne roulée ; cet ensemble a, comme tous les plats serbes, été cuit dans la graisse. Si l'on vous sert du vin du pays, il ne sera pas fameux : quoique ayant de bons vignobles, les Serbes n'en tirent que de la piquette.

Une des plus anciennes coutumes de la vie domestique est la célébration de la « Slava ». C'est la fête du patron religieux de la famille : elle est toujours célébrée avec beaucoup de solennité, même par les plus humbles. Remarquons à ce propos que la désinence « itch », si fréquente dans les noms serbes, a une signification de descendance. Jovan signifie Jean, Jovanow veut dire, de Jean, ajoutez itch, vous avez Jovanovitch, qui signifie fils de Jean. De même Milanov, de Milan, fait Milanovitch. C'est ainsi que Georgevitch est fils de Georges, Pavlovitch fils de Paul, etc. En outre, ce que nous appelons le nom, est en Serbie le prénom, et vice versa. Ainsi prenons une famille serbe appelée Jovanovitch, il y a trois enfants : Vassili, Georges et Paul ; leur prénom à tous les trois, c'est Jovanovitch, car ils étaient Jovanovitch fils de Jean, le fondateur de la famille, avant d'avoir chacun leur nom bien à eux.

Ce serait évidemment très compliqué au point de vue de l'état-civil, s'il y avait 30 ou 40 millions de Serbes à différencier. Mais, en ville comme au village, tous se connaissent et il ne se produit jamais de confusion.

Quelques jours avant la Slava, un prêtre vient purifier, à l'aide d'un bouquet de basilic trempé d'eau bénite, les membres de la famille ainsi que les diverses pièces de la maison ; après quoi les femmes préparent le « kolivo », gâteau fait de froment bouilli mélangé à des noix ou à des amandes pilées. Le jour de la fête, après une nouvelle visite du prêtre pour bénir le kolivo, tous les amis viennent apporter leurs félicitations tout en consommant le gâteau accompagné de « slatko ».

La « Slava » est une solennité si importante que dans les grandes villes, on annonce généralement dans les journaux : Tel jour est la Slava de M. X...

Dans les usines, les exploitations minières ou

Russes commandés par le général Samsonoff défait à Osterode. Les allemands déclarent avoir détruit et capturé trois corps d'armée.

2 septembre. — Les alliés tiennent la ligne de la Seine, de la Marne et de la Meuse au-dessus de Verdun. Les Autrichiens défait par les Russes à Lemberg, après 7 jours de bataille continuelle. Le *National Fund* atteint 2.000.000 de liv. sterl.

3 septembre. — Les Allemands sont à Suippes. Ville-sur-Tourbe et Château-Thierry. Le Gouvernement français est transféré de Paris à Bordeaux.

5 septembre. — Le *Pathfinder* touché par un sous-marin, 250 hommes perdus. Le bâtiment *Runo* de la ligne Wilson, éclate par une mine. 10 hommes perdus. L'Angleterre, la France et la Russie s'entendent pour ne pas traiter la paix séparément. Reims occupé par les allemands. Les troupes allemandes attaquent Abercorn, près du Lac Tanganyka. Les Autrichiens refoulés à Tomaszow par les Russes.

6 septembre. — Les allemands annoncent avoir passé la Marne à La Ferté sous Jouarre.

7 septembre. — Les allemands atteignent le point extrême de leur avance. La vague de l'invasion commence à tourner. Bataille tout le long de la ligne depuis Pest de Paris jusqu'à Verdun. Maubeuge pris par les allemands.

8 septembre. — Les alliés commencent à obliger la retraite allemande en France. Les russes et les autrichiens sont fortement engagés à Rawaraska ; Mikolajow pris par les Russes ; l'Océanie sombre à la côte Nord de l'Ecosse ; Victoire serbe près de Racha.

9 septembre. — Envoi de 70.000 Indiens, et action patriotique des princes indiens annoncée. Message royal aux Dominions, accueillant l'assistance en hommes et fournitures.

(A suivre.)

agricoles ou autres industries, il est impossible de ne pas accorder au moins deux jours de congé à un ouvrier ou employé à l'occasion de sa Slava.

Une autre fête revêt toujours un grand caractère de solennité : c'est Noël ! On y prélude par un jeûne prolongé. Deux jours avant, dans toutes les maisons, on prépare les rôtis — cochon de lait ou agneau — et les gâteaux. La veille, un jeune homme de la famille va dans la forêt couper le « bad-gnak » ou bûche de Noël, dont l'entrée au logis s'opère solennellement : de chaque côté de la porte on a placé deux cierges, le maître et la maîtresse de maison se jettent l'un à l'autre du blé, puis en versent sur la bûche, après quoi celle-ci est enduite de miel, que tous les membres de la famille doivent venir lécher, après s'être embrassés deux à deux. Enfin, la bûche est mise dans l'âtre où un bon feu l'attendait. La maîtresse de maison sort aussitôt chercher une botte de paille, suivie de ses enfants, et fait trois fois le tour de la demeure en imitant le cri de la poule ; les enfants répondent par des cris de poussins et arrachent chacun un peu de paille dont ils recouvrent aussitôt tout le plancher. Le père, à cet instant, allume la bougie, prend l'encensoir, et encense toute la maison, en commençant par la bûche et l'âtre. Les chaises et tables ayant été transportées la veille au dehors, on dispose alors par terre, pour le souper, les plats qui doivent être des plats maigres. On ne laisse pas la bûche entière se consumer, ce qu'il en reste constitue une relique pour l'année entière.

La troisième fête importante est celle de Pâques. Longtemps avant, toutes les femmes de la famille s'occupent à cuire des œufs, qu'elle teignent ensuite de couleurs vives. Le jour de Pâques, il est offert, à chaque visiteur, un de ces œufs, d'avantage aux enfants ; ou s'amuse à frapper ces œufs les uns contre les autres, et celui ou celle qui possède le plus résistant, reçoit l'œuf cassé comme récompense. Les grandes personnes, tout comme les enfants, se livrent à cet innocent divertissement. Dans la campagne, les fillettes, quatre par quatre, se rendent chez les personnes aisées pour recueillir quelques pièces d'argent en échange des œufs qu'elles offriront à la maîtresse de maison, tout en dansant et en chantant sur des airs de cantiques connus, des chansons dont elles brodent les paroles ; c'est parfois très amusant.

Mentionnons, en terminant, la liste de ces coutumes d'ordre général, l'institution des « pobratims ». Quand deux personnes de même sexe ressentent l'une pour l'autre une vive amitié et regrettent de n'avoir entre elles aucun lien de parenté, elle s'unissent par un acte solennel. Très souvent cette consécration a lieu à l'église devant le prêtre ; quelquefois même, les deux nouveaux probatims se font une légère entaille à la main et se sucent réciproquement le sang. Les probatims, suivant la tradition, se doivent aide et protection jusqu'à la mort.

La vie de café est, nous l'avons déjà vu, très développée en Serbie ! Voici l'heure de la bière, allons-nous asseoir à une terrasse. Plusieurs marchands ambulants nous sollicitent. Voici d'abord le marchand de radis et le marchand de noix. Derrière eux le « pekar » vendant des croissants fourrés au beurre de brebis. Un personnage pittoresque leur succède, affublé d'un immense réchaud sur lequel repose un grand récipient métallique qui contient des tripes de porc ; il en débite à un prix modique et prête obligeamment des assiettes et fourchettes en étain.

Des gamins offrent, pour 10 ou 20 centimes, des espèces de petites saucisses qui sont un mets national ; on le s'appelle « tchébabenitch ». Elles sont faites d'agneau haché, roulées en forme de grosses chipolatas et, bien entendu, frites dans la graisse. Tout le monde s'en régale, arrosant le tout de plusieurs verres de bière. Voici encore un marchand portant sur un grand plateau tout un assortiment de gâteaux, d'œufs durs et de grandes baguettes qui ne sont autres que de la viande fumée et séchée ; il en vend d'assez grandes quantités. (A suivre.)

Le Messenger de Bruxelles
est en vente dans toutes les
aubettes de Bruxelles et faubourgs

Feuilleton, du Messenger de Bruxelles 13

Journal des Goncourt 1870-71

Vendredi 23 septembre. — Pélagie se vante de n'avoir aucune peur, déclare que cela lui semble de la guerre pour rire. En effet, la terrible canonnade de ce matin, ce n'est guère, comme elle le disait, que le bruit de tapis qu'on secoue. Mais attendons.

Au Palais de l'Industrie, un cercle de femmes et d'hommes, rangés autour de la petite porte de gauche, attendent, dans l'étreinte d'un cœur serré, les voitures qui doivent ramener les blessés.

Toujours sur le pavé de la place Vendôme, en face de l'Etat-major de la place, des groupes expectants, agités par tout ce qui y vient, tout ce qui y entre, tout ce qu'on y amène, tout ce qui en sort. J'en vois sortir, entre deux mobiles, un homme pâle, à casquette blanche. On me dit que c'est un maraudeur, qu'on fusillera demain. Dans les vivats de la foule, j'y vois entrer un vieux curé, gaillardement en selle sur un cheval, qu'on recon-

CORRESPONDANCES

Nous insérons bien volontiers la lettre suivante :

Monsieur E. Fonclo,

Rédacteur au « Messenger de Bruxelles »

Monsieur le Rédacteur,

J'ai lu votre article intitulé : « Les Froussards de la Mort ». Rien n'est plus juste, votre volée de bois vert est méritée. Mais, il n'est pas que les petits messieurs gouaillant nos braves soldats, il est encore une catégorie d'individus, jeunes, n'ayant aucune charge de famille, ne sachant que faire de leurs beaux vingt-cinq ans, dont la seule activité se borne à séjourner dans les cafés, de ces gail-lards qui, au lieu de s'être mis, le premier jour, courageusement à la disposition du pays, restent prudemment dans le giron maternel et malgré cela, s'érigent en censeurs, critiquent haut et ferme les faits de l'état-major et considèrent, enfin, comme une action d'éclat (la seule dont ils soient capables, hélas), lorsqu'ils ont daubé sur cette pauvre garde-civique. Que de fois ai-je entendu, depuis mon retour ici, de ces écervelés, beaux phrasiers, lancer l'anathème à tous, en général, et en particulier à nos pauvres « bleus ». L'attitude de cette catégorie d'individus, comme vous les dénommez si justement, est franchement pénible.

Et dire, qu'il est des gens pour prêter attention à leur imbécille bagout. Comment, voilà une catégorie de citoyens qui ont fait « zéro » pour notre patrie, qui, le cas échéant, auront tiré toutes les « carottes » imaginables pour se soustraire à leur devoir militaire ou même au simple service de la milice citoyenne, et qui, maintenant que notre malheureux pays souffre de tous les maux, ont le toupet de vouloir donner aux autres des leçons de patriotisme !

Et bien, oui, je suis garde-civique, et je ne rougis pas de l'être, ni de le dire, parce que j'ai conscience de m'être rendu utile à mon pays, si modeste qu'il ait été mon rôle. Je ne désire ni ne demande qu'on me loue, mais, ce que je ne comprends pas, c'est que l'on méconnaisse le peu que j'ai pu faire. Je ne suis qu'un simple sergent ; j'ai une femme et six enfants, mais lorsque nous sommes partis en Flandre, nous, les « bleus », je vous assure que cela ne m'a pas effrayé, ni moi, ni mes camarades, ni mes chefs. Nous étions convaincus que, si on nous faisait quitter Bruxelles, c'était pour coopérer à la défense du pays. Si le rôle qui nous fut imposé n'a pas répondu à mon attente ni à celle de mes camarades, si nous avons pu remarquer quelques défaillances au haut de l'échelle hiérarchique, j'estime que ce n'est pas l'heure d'en parler ; observons, à ce propos, une réserve patriotique et sachons attendre avec dignité le moment du règlement des comptes. Sans doute, le monsieur qui fait le « Jacques » dans Regent Street, est peu intéressant, et c'est lui faire beaucoup d'honneur que d'en parler ; négligeons ces faiblesses et ne perdons pas de vue que « tous », en général, nous avons fait notre devoir. Malheureusement — et cela ne fait guère plaisir à des milliers de modestes citoyens — de voir nos services, si minimes qu'on veuille bien le dire, non seulement méconnus, mais encore bafoués !

Que n'ai-je entendu à propos de ceux d'entre nous qui s'étaient soumis à la formalité allemande. Cependant, un peu de réflexion, une graine de bon sens, siérait infiniment mieux que les déclamations enflammées des parasites, dont le seul rôle s'est borné à n'avoir, pour leur patrie, qu'un amour purement platonique. Sans doute, il peut apparaître très courageux, très crâne, de lancer, à l'abri des baïonnettes françaises, l'injure à ses compatriotes ; sans doute, il est aisé de pontifier lorsque sa propre personne n'est pas engagée, mais, je le répète, la réflexion vaut infiniment mieux. Il faut, avant d'émettre une opinion, se rendre compte de la situation des gens que l'on critique ou que l'on injurie. Je ne cite comme exemple que mon cas personnel (et je suis persuadé qu'il se répète sur une vaste échelle). Lorsque mon patron est rentré, comme moi, du service de la garde, il a remis, dans la mesure du possible, son personnel au travail. Il ne doit pas y gagner grand-chose, tant s'en faut. Mon camarade de bureau, quelques ouvriers, ouvrières et moi, avons pu reprendre notre besogne, dans des conditions plus modestes qu'auparavant, c'est vrai, mais nous étions néanmoins tous sauvés de la gêne. Et si, cependant, n'écoutez qu'un bas sentiment d'égoïsme, mon patron était parti se mettre à l'abri, en pays étranger, comme tant d'autres l'ont fait, par crainte, nous étions tous, de

naît pour un cheval prussien. Les grandes bottes montant aux cuisses, le brassard à la croix rouge au bras, il apporte, à franc étrier des renseignements sur le combat, dont il sort.

C'est terrible pour le détraquage de la machine, ces hauts et ces bas de l'espérance ; c'est mortel, ces illusions que les plus sceptiques acceptent au contact de la foule, à toutes les fausses bonnes nouvelles volant sur toutes les bouches, à la contagion du go-bage des multiples crédules : — illusions que détruit tout d'un coup la rédaction sèche du rapport officiel.

Et toujours la porte des cafés que l'on pousse, et toujours le tapage des conversations rieuses, et toujours la vie insouciant de la capitale subsistant avec toute l'horreur de la guerre à la cantonade.

Samedi 24 septembre. — Dans la capitale du manger frais et des primeurs, il est vraiment ironique de voir les Parisiens se consulter devant les boîtes de fer-blanc des marchands de comestible et des épiciers cosmopolites. Enfin ils se décident à entrer, et sortent, emportant sous le bras, le Boiled Mutton ou le Boiled Beef, etc., toutes les conserves possibles et impossibles de viandes, de légumes, de choses qu'on n'aurait jamais pensé devoir devenir la nourriture du Paris riche.

Les industries sont toutes transformées ;

Mon patron a préféré se scumettre à une simple formalité ; cela lui en a coûté, peut-être, mais il a agi en homme de cœur, et a, selon moi, certainement fait preuve de plus de patriotisme en nous aidant, nous soutenant, nous, ses compatriotes, par un honorable, que les fuyards ou les brailleurs imbéciles, qui se contentent d'encombrer les bancs d'estaminet de leur inutile personne, et qui, plus fort est, se permettent, le cas échéant, de censurer la conduite du brave homme qui nous fait vivre, nous et nos enfants.

Voilà, Monsieur le Rédacteur, ce que j'avais, depuis longtemps, sur le cœur, et je suis heureux de l'occasion qui m'est offerte par votre article, de pouvoir vous en toucher un mot.

Vous me verriez bien reconnaissant si vous vouliez m'accorder l'hospitalité et vos colonnes. Merci d'avance, et sentiments dévoués

D'un « bleu ».

P.-S. — Si vous tenez à savoir mon nom et mon adresse, je les tiens bien volontiers à votre disposition.

Nous recevons la lettre suivante à laquelle nous donnons bien volontiers l'hospitalité :

Monsieur le Directeur,

Seriez-vous assez aimable pour me dire comment il me serait possible de satisfaire le gouvernement allemand qui va, dites-vous, faire encaisser les contributions.

Voici ma position :

J'ai un petit commerce (gros) qui me rapportait assez pour vivre modestement, avec beaucoup de privations j'arrivai à joindre les deux bouts. Depuis trois mois, je n'ai pu faire aucune affaire et jusqu'à présent j'ai pu vivre sur ma recette de fin juillet et fin août.

Mon propriétaire attendra des jours meilleurs pour son loyer, ayant un locataire (employé de commerce) qui me sait payer. Comment voulez-vous que je puisse payer mes contributions, je n'ai pas de crédit et il me reste encore 45 francs pour vivre jusque Dieu sait quand.

D'après mon bail, je dois payer la contribution foncière, etc., somme que les Allemands prétendent encaisser, que faire ? Je suppose qu'ils ne feraient pas vendre mon modeste mobilier qui, par ce temps, ne trouverait pas grande valeur en vente publique.

Lecteur assidu de votre journal.

N. D. L. R. — Comme nous l'avons déjà fait remarquer à nos lecteurs, l'encaissement des contributions opérées par des fonctionnaires belges, n'a d'autre but que de régler les appointements des employés belges qui ont repris ou conservé leurs fonctions.

Pour le surplus, ajoutons à l'intention de notre correspondant qu'il n'a pas de crainte spéciale à avoir du chef de cette décision. « A l'impossible, nul n'est tenu », et comme nous sommes en temps de guerre, c'est là une raison majeure pour qu'il n'ai pas à craindre de mesures rigoureuses.

Cours des Halles

Grées du 21 novembre

Beurre crème, le kilo	fr. 3.00 à 3.20
» mi-sel, le kilo	2.60
Poulets, gros, de Malines	4.50 à 5.00
Poulets, gros	3.50
» moyens	2.50
Poules	2.00 à 2.50
Faisans coqs	—
» poules	—
Alouettes, le cent	—
Raisins Frankenthal, le kilo	—
» Colmant, le kilo	0.75
» Black, le kilo	0.70
Poires de table Doyenné	1.25
» Calebasse	—
» Beurré Clergeau	—
» Durondeau	—
Pommes Reinette, les 100 kilos	50.00
» à cuire, les 100 kilos	20.00
Tomates, le kilo	0.55
Champignons, le kilo	—
Chicorée, le kilo	—
Choux fleurs, la pièce	—
» blancs et verts, la pièce	—
Artichauts, la pièce	—
Harengs frais, tonnelet de 5	—
Café extra	—
Pigeons	0.75 à 1.00
Lapins sauvages	1.50
Canards	2.25

des vareuses et des tuniques de gardes nationaux remplissent la devanture des magasins de blanc ; des plastrons Disderi sont étalés au milieu des fleurs exotiques ; et par les soupieraux des sous-sols, l'on entend le martèlement du fer, et à travers les barreaux s'aperçoivent des ouvriers qui forgent des cuirasses.

La carte des restaurants se resserre. On a mangé les dernières huîtres hier, et il n'y a plus en fait de poisson que de l'anguille et des goujons.

En sortant du Pied de Mouton, je traverse les Halles, toutes retentissantes du bruit tonnant du déchargement des provisions, mêlé au bruit grêle des baguettes tombant dans les fusils à pistons des gardes nationaux, et je rencontre Charles Blanc en compagnie de Chevanard, qui me rappelle Rome, et me fait revoir le dos mélancolique, qu'il promenait parmi ses ruines.

Charles Blanc, s'étant présenté à la mairie pour se faire inscrire avec son frère, est très animé contre le maire, qui, dans l'ignorance du nom des illustres enrôlés, lui a demandé bêtement s'ils étaient armés.

Partout sont appliquées aux murs de grandes bandes de toile blanche, aux croix rouges des ambulances, que quelquefois surmonte à une fenêtre une tête de mitaite, enveloppée d'un linge taché de sang.

Dimanche 25 septembre. — Les deux ber-

AVIS

Les personnes dont le nom est publié ci-dessous, ont le plus grand intérêt à se présenter à nos bureaux ou à nous écrire.

Nous avons des nouvelles de leur famille ou de leurs amis.

M. Ernest BONNEVILLE, sa femme et ses enfants, de Gand.

Mme et Mlle Marie RENARD, de Bruxelles.

John PEETERS-GHYSELS, d'Anvers.

Mme Eugène CORIN, de Tournai.

Docteur WETTENDORFF, de Middelkerke.

Famille SACREZ.

Mme DONCK-TYBERGHEN, d'Ypres.

M. Louis SOENEN, d'Anvers.

Famille SINAVE-DE DONCKER, d'Ath.

RECETTES PRATIQUES

CONTRE LES MOUSTIQUES

Faire bouillir des feuilles d'eucalyptus (12 feuilles environ) dans un litre et demi d'eau qu'on laisse réduire à un litre. Appliquer cette préparation sur le visage, les bras, les mains, et les moustiques ne vous dérangeront pas.

Cette préparation calme également les piqures et les fait disparaître.

Petites annonces

Dans le but d'être utile à nos compatriotes, nous publierons sous cette rubrique toutes les annonces généralement quelconques : offres et demandes d'emploi, offres et demandes de maisons ou appartements, objets perdus, etc., etc., au tarif suivant :

Demandes d'emploi : gratuites. Ces annonces ne peuvent dépasser 3 lignes.

Offres d'emploi et autres : 50 centimes par insertion de 3 lignes ; 10 centimes par ligne supplémentaire.

A forfait pour 3 insertions de 3 lignes : 1 franc.

DEMANDES D'EMPLOI

Mécanic.-chauff. dem. place. Accept. tout autre empl. G. G., b. journ.

Insp. d'ass., s. empl. s. év., 45 a., fr., fl., ch. occ., quelc., ten. liv. ou surveill. Meill. réf. Off. L. J. M., 112, b. journ.

Court. repr. de comm., bon instr., parl. 2 lang., ch. empl. quelc. Off. G. D., bur. du journal.

Homm. mar., intell., fort, accep. occup. quelc. Meill. réf., Off. F. M., bur. du journal.

Célib. 40 ans, liégeois, h. de peine, dom., t. faire, d. pl. B. cert. Poste R. Brux.

Femme propr. désire faire journ. S'adr., 57, rue Herry, Laeken.

Deux orphel. instr. d. empl. ou trav. cout. ou modes. Ecr. b. j. E.R.L.

On dem. b. fille à t. f. sach. cuis. Se pr. lundi apr.-m., 59, r. des 2 Tours.

OFFRES D'EMPLOI

On dem. pour février proch., app. confortable, 7 ou 9 pièces ou rez-de-chauss., préf. centre, permettant install. bureau et domicile. Envoyez offres sous F. D., bureau du journal.

LOCATIONS DIVERSES

On dem. pour février proch., app. confortable, 7 ou 9 pièces ou rez-de-chauss., préf. centre, permettant install. bureau et domicile. Envoyez offres sous F. D., bureau du journal.

Annonces diverses

Court. exp., intr. part., g. pl. imm. compt. tout. m. R. G., r. Hollande, 20. Ne traite qu'aff. honn.

COMMISSIONS POUR L'ETRANGER

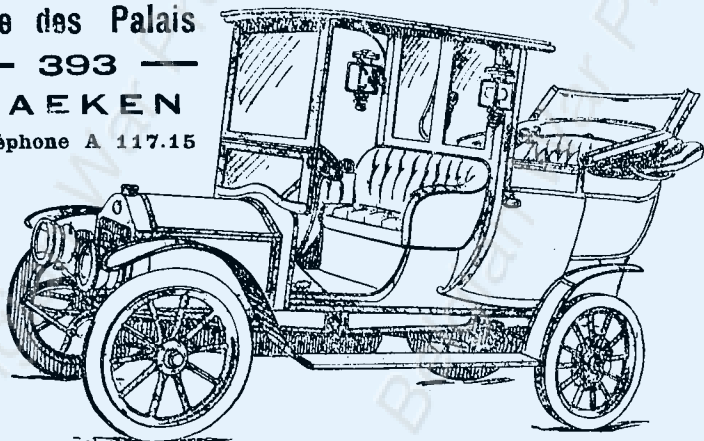
Réponses garanties. — Visite aux camps des prisonniers belges en HOLLANDE. — 8, rue du Pont-de-la-Carpe, Bruxelles-Bourse.

ges de la Seines pleines de chevaux de cavalerie, et de jambes nues de mobiles se lavant dans les remous, faits par le passage incessant des mouches. — Toujours de placides pêcheurs à la ligne, mais aujourd'hui coiffés d'un képi de garde national. — Les fenêtres des galeries du Louvre sont blindées avec des sacs de sable. — Dans la rue Saint-Jacques, les femmes, par groupes de deux ou trois, causent, avec des voix plaintives, du renchérissement des denrées. — Le Collège de France, tout couvert d'affiches blanches superposées, d'affiches du Papier Pagliari pour les blessures, d'affiches du Phénol Bobœuf, d'affiches annonçant la mise en vente des Papiers et Correspondance de l'Empereur. — Une affiche sur papier violet, tout fraîchement posée, annonce la formation de la Commune, demande la suppression de la Préfecture de Police, demande la levée en masse. — Passe sur une civière un blessé ou un mort, escorté par un peloton de mobiles. — Un fond de cour de revendeur montre, à vendre, des tas de comptoirs de marchands de vin : tous les comptoirs de la banlieue extra muros. Au Luxembourg, des milliers de moutons, serrés et remuants, ont, dans leur étroit grillage, quelque chose du grouillement des asticots dans une boîte. — Place du Panthéon, des endroits délavés, où de petites filles qui commencent à marcher, s'exercent, trébuchantes, à des exercices acrobatiques.

(A suivre.)

Carrosserie spéciale F. VAN DAMME pour Automobiles

Rue des Palais
— 393 —
FLAËKEN
Téléphone A 117.15



TRAVAUX DE LUXE ET ORDINAIRES
Spécialités pour l'exportation — Carrosserie "Tous les Temps", brevetée
FABRICATION TRÈS SOignée — PRIX MODÉRÉS

TUDOR

79, RUE JOSEPH II, 79
BRUXELLES

TELEPH. : A 1410 et A 115.30
TELEGR. : TUDOR-BRUXELLES

ACCUMULATEURS

POUR
l'éclairage d'Automobiles
Type nouveau breveté
supprimant totalement
les dégagements d'acide

VENTE
REPARATIONS
CHARGEMENT

AUTOMOBILES

"ELGE,"

Les plus résistantes
Les plus souples
Les plus rapides
Les plus simples
Les moins chères

R. LANBIN & GENOEBIEN, Constructeurs, HOUFFALIZE (Belgique)

LIBRAIRIE DU CENTRE

ENTREE LIBRE

BRUXELLES. — 2, Rue de Lozum, 2. — BRUXELLES
Tram : Bourse-Place des Gueux

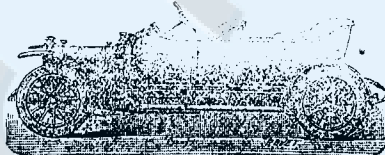
Choix de Gravures Modernes
et Anciennes authentiques
Exposition Permanente
Occasions

Les Dernières Nouveautés
des Meilleurs Editeurs
de Paris
Livres d'occasion

Dépôt et vente au détail des Editeurs Eugène FIGUIERE & Cie de Paris

Abonnement à la Belgique Artistique et Littéraire et aux principales Revues Françaises

AUTOMOBILES



"UNIC"

Agent général pour la Belgique :
J. MASTBOOM
CONSTRUCTEUR

59, Avenue Fonsny, Bruxelles-Midi
Téléphone : A 104.21
Adresse télégraphique : MASTBOOM-BRUXELLES

Fournisseur des principales carrosseries
du pays et de l'étranger

ATELIER DE REPARATIONS
Outillage très complet

Grand Garage ouvert jour et nuit

CH. BONDIN

66, Rue du Mail, 66

(près de l'Avenue Louise)

Téléphone
A 3749

Téléphone
A 3749

- BRUXELLES -

PHARES ♦ LANTERNES ♦ RADIATEURS

Accessoires pour Automobiles et Voitures

POUR VOS
Entreprises Générales
d'Installations

HOTELS — BUREAUX — MAGASINS

Adresses-vous aux

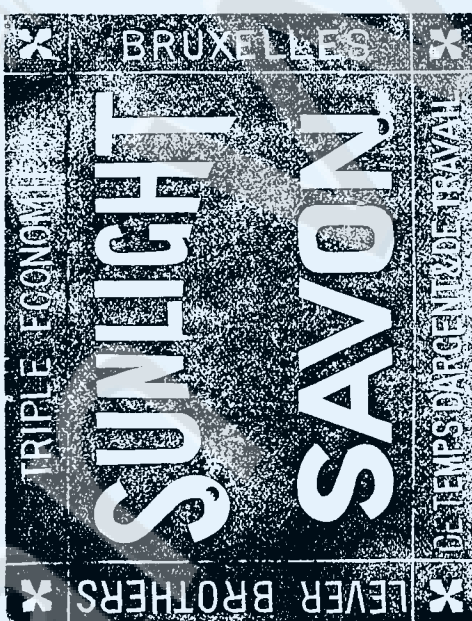
Anciennes Usines **EM. GOEYENS**
A BRUXELLES

1, RUE DES FABRIQUES, 1

Nombreuses références de tous pays
Plans et devis sur demande

Menuiserie

Décoration intérieure — Ebénisterie — Miroiterie
Argenture et biseautage de glaces
Vitreaux d'églises et d'appartements
Fabrique de cadres pour glaces et photographies



Ateliers Electro-Mécaniques

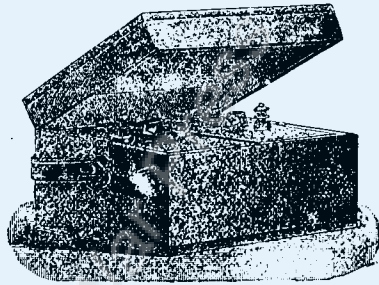
LECLERC & Co (S.A.M.)

LIÈGE

ACCUMULATEURS pour l'éclairage des voitures
ACCUMULATEURS pour l'allumage des moteurs

(en bacs celluloid)

Demandez
Catalogue



L'AUTO DYNAMO

Breveté en Belgique et à l'Etranger

Jos. DECOSTER

à WESPELAER

EXPOSITION UNIVERSELLE DE
BRUXELLES 1910
1^{er} Prix, Médaille en argent

EXPOSITION DE
ROUBAIX 1911
1^{er} Prix, Médaille en or

Eclairage électrique des Automobiles,
Canots, Aéroplanes, etc.

Batteries d'Accumulateurs
Spécialement établies pour l'éclairage des voitures

Représentant : **ANT. JANSSENS**
Rue Washington, 146, BRUXELLES

DEMANDEZ GRATUITEMENT DEVIS ET CATALOGUES

DEMANDEZ GRATUITEMENT DEVIS ET CATALOGUES

PIRELLI

Vainqueurs de la Route

Siège Social : MILAN

SUCCESSIONNELLE BELGE :

50, rue de la Limite
BRUXELLES

Téléphone : B 307